

LES 2 SCÈNES
SCÈNE
NATIONALE
DE BESANÇON

CINÉMA

MAI - JUIN 2019



LES INVITÉS DU CINÉMA

IDA HEKMAT, maître de conférences, département d'allemand de l'Université de Franche-Comté (UFC)
Les Témoins de Lendsdorf,
jeudi 16 mai à 14h15 et lundi 20 à 20h30

AMAL GUERMAZI, musicologue
Alexandrie, pourquoi?, jeudi 16 mai à 16h

Conférence-concert *Youssef Chahine, un processus musical de création*, jeudi 16 mai à 19h

Le Destin, jeudi 16 mai à 20h15

ACID, association du cinéma indépendant pour sa diffusion
NATHAN NICHOLOVITCH,
MARIE-PIERRE BRÉTAS, cinéastes
Acid-Pop - Créer en liberté: comment perdre son scénario pour mieux le retrouver?
+ *Avant l'aurore*, mardi 21 mai à 19h

SOMMAIRE

P. 4	YOUSSEF CHAHINE DU 14 AU 23 MAI AU KURSAAL
P. 9	CINÉKINO LES TÉMOINS DE LENDSDORF LES 16, 17 & 20 MAI AU KURSAAL
P. 11	CINÉMA ET HISTOIRE I AM NOT YOUR NEGRO / KING : DE MONTGOMERY À MEMPHIS LES 17 & 18 MAI AU KURSAAL
P. 14	ACID POP AVANT L'AURORE MARDI 21 MAI À 19H AU KURSAAL
P. 16	ISRAËL (INTIME) FOXTROT / TEL AVIV ON FIRE DU 3 AU 12 JUIN AU KURSAAL
P. 18	CAROL REED, LA PREUVE PAR TROIS DU 4 AU 13 JUIN AU KURSAAL

CALENDRIER MAI - JUIN 2019

AU KURSAAL

MAI

MA. 14	18H30	GARE CENTRALE	p. 5
ME.15	18H	ALEXANDRIE, POURQUOI ?	p. 6
	20H30	GARE CENTRALE	p. 5
JE. 16	14H15	LES TÉMOINS DE LENDSDORF PRÉSENTATION	p. 9
	16H	ALEXANDRIE, POURQUOI ? PRÉSENTATION	p. 6
	19H	CONFÉRENCE-CONCERT YOUSSEF CHAHINE, UN PROCESSUS MUSICAL DE CRÉATION	p. 7
	20H15	LE DESTIN PRÉSENTATION	p. 7
VE. 17	14H15	GARE CENTRALE	p. 5
	16H	LE DESTIN	p. 7
	18H30	LES TÉMOINS DE LENDSDORF	p. 9
	20H15	I AM NOT YOUR NEGRO	p. 12
SA. 18	14H30	KING : DE MONTGOMERY À MEMPHIS	p. 13
	17H30	CAFÉ-CINÉ	
	18H30	I AM NOT YOUR NEGRO	p. 12
LU. 20	18H	LE DESTIN	p. 7
	20H30	LES TÉMOINS DE LENDSDORF DÉBAT	p. 9
MA. 21	19H	ACID POP CRÉER EN LIBERTÉ... DISCUSSION	p. 14
	20H	ACID POP AVANT L'AURORE DÉBAT	p. 15
ME. 22	18H	L'AUTRE	p. 8
	20H	ALEXANDRIE, POURQUOI ?	p. 6
JE. 23	18H30	GARE CENTRALE	p. 5
	20H	L'AUTRE	p. 8

JUIN

LU. 3	18H30	AVANT L'AURORE	p. 15
	20H30	FOXTROT	p. 16
MA. 4	16H30	AVANT L'AURORE	p. 15
	18H30	TEL AVIV ON FIRE	p. 17
	20H30	PREMIÈRE DÉSYLLUSION	p. 19
ME. 5	16H30	FOXTROT	p. 16
	18H30	LE TROISIÈME HOMME	p. 20
	20H30	L'HOMME DE BERLIN	p. 21
JE. 6	16H30	LE TROISIÈME HOMME	p. 20
	18H30	FOXTROT	p. 16
	20H30	TEL AVIV ON FIRE	p. 17
LU. 10	20H15	LE TROISIÈME HOMME	p. 20
MA. 11	14H30	L'HOMME DE BERLIN	p. 21
	16H30	TEL AVIV ON FIRE	p. 17
	18H30	PREMIÈRE DÉSYLLUSION	p. 19
	20H15	FOXTROT	p. 16
ME. 12	18H30	L'HOMME DE BERLIN	p. 21
	20H15	TEL AVIV ON FIRE	p. 17
JE. 13	18H30	PREMIÈRE DÉSYLLUSION	p. 19
	20H15	LE TROISIÈME HOMME	p. 20

CAFÉ-CINÉ

Venez échanger autour de la programmation cinéma en cours et à venir! - entrée libre
samedi 18 mai à 17h30



DU 14 AU 23 MAI AU KURSAAL

YOUSSEF CHAHINE

Youssef Chahine a signé une œuvre généreuse, courageuse, combative, inventive, sans cesse inspirée par sa vie de cinéaste et de citoyen, nourrie du souvenir des films hollywoodiens de son enfance, en particulier les comédies musicales, ne reculant ni devant une reconstitution historique ni devant l'évocation autobiographique.

Pour tous les amoureux de cinéma, Youssef Chahine est une figure incontournable, un nom indélébile, une voix qui s'élève et qu'on associe presque inconsciemment à l'Orient, au monde arabe. Il incarne un cinéma engagé, qui mêle divertissement et combat et qui porte les nuances d'un caractère complexe, souvent mal compris, parfois mal-aimé. Chahine dénonce l'impérialisme tout en aimant l'Occident, s'attaque à l'islamisme tout en défendant le monde musulman. Chahine est tout cela à la fois car il est, avant tout autre chose, un esprit libre.

Amal Guermazi

MARDI 14 MAI À 18H30 / MERCREDI 15 À 20H30 /
VENDREDI 17 À 14H15 / JEUDI 23 À 18H30

GARE CENTRALE (BAB EL-HADID)

1957, ÉGYPTE, 1958

AVEC YOUSSEF CHAHINE, FARID CHAWKI, HIND ROSTOM

Kénaoui, vendeur de journaux boiteux et un peu simplet à la gare centrale du Caire, est amoureux d'Hanouma, une vendeuse de boissons. Mais celle-ci repousse ses avances et n'a d'yeux que pour le bagagiste Abou Sérif.

Youssef Chahine promène ses projecteurs dans chaque recoin tabou et malodorant de la société égyptienne. Il place sa caméra au centre de ce film de triage et multiplie ainsi les points de vue, les personnages, les niveaux de récit. Déjà, il fourbit ses armes en direction des fondamentalistes en ridiculisant deux barbus courroucés par les mœurs modernes; déjà, il enfonce ses lames là où ça fait mal en prenant farouchement parti contre le voile imposé aux femmes; déjà, il retourne le couteau dans les plaies les plus

sérieuses de son pays en prenant fait et cause pour les luttes syndicales, en s'insurgeant contre le sort réservé aux misérables et en hurlant en faveur de la liberté de s'aimer.

La gare centrale du Caire s'anime ainsi comme un micromonde palpitant, où les flux des destinées humaines s'entrecroisent sous l'œil ami, chaleureux, exalté d'un metteur en scène ivre de cinéma. Il y a là des voyoux et voyoutes au pittoresque achevé, une magnifique tigresse du doux nom d'Hanouma, deux jeunes amants magnifiques qui se cachent de leurs riches familles, des gamins et gamines à foison, des colporteurs, des musiciens. Il y a également à l'œuvre dans ce film l'esquisse d'un monde des bas-fonds, transcendé par la joie de vivre et le bonheur d'être ensemble, sans que cette solidarité objective ne vire à l'angélisme: c'est dans le sang et la folie que se conclura l'histoire de *Gare centrale*.

Mais, surtout, il y a un acteur stupéfiant sur les épaules duquel repose l'inoubliable personnage de Kénaoui: Youssef Chahine lui-même, qui, audacieux et lucide, s'est autoaccordé le rôle. Kénaoui, boiteux chaplinesque d'une beauté ténébreuse et d'un mental fragile est une des inventions les plus belles et étranges que nous ait jamais données le cinéma.

Olivier Séguret, *Libération*, 1995



MERCREDI 15 MAI À 18H / JEUDI 16 À 16H* /
MERCREDI 22 À 20H

ALEXANDRIE, POURQUOI ? (ISKENDERIA LEIH)

2H16, ÉGYPTE, 1978

AVEC NAGLAA FATHI, AHMED ZAKI, FARID SHAWKI

1942, Alexandrie. L'Égypte, sous la domination britannique, s'attend à la prochaine arrivée de troupes allemandes; la bataille d'El-Alamein est imminente. Yehia, un adolescent pétri de cinéma américain, veut devenir acteur et prépare un spectacle avec ses camarades du lycée catholique.

Comme Renoir, comme Minnelli, Chahine croit à la dialectique entre le spectacle et la vie; de même croit-il au divertissement pour aborder des interrogations essentielles. Intellectuel se passionnant pour les milieux populaires et les exclus, il rappelle qu'on peut être pauvre et rigoler quand même. Le plus difficile avec Chahine est d'évaluer à quels spectateurs il est, il fut, le plus utile. Ceux d'ici ou ceux de là-bas?

Alexandrie pourquoi? est le premier volet de son triptyque autobiographique (au sein d'une même ambition, à la Fassbinder, de mixer à chaque film

histoire nationale et roman personnel). Alexandrie: la ville phare historique, la ville qui en 1942 attend ou redoute les Allemands, la ville où il fait bon vivre toutes religions mélangées, la ville d'où Chahine prit son envol pour les États-Unis, et celle où il reviendra, une fois formé, car il lui appartient. Chahine est son propre trait d'union entre l'Alexandrie éternelle et l'Hollywood fantasmé. Film des origines, *Alexandrie pourquoi?* délivre son acte de naissance comme metteur en scène et révèle que l'œuvre s'enracine dans ce dialogue interminable avec l'Amérique de sa jeunesse, cette Amérique qui désole sa vieillesse. Tous les films parlent d'identité, d'écartèlement entre deux cultures, d'appartenances ennemies, et d'harmonie reconquise à la sueur de chaque plan. Le monde du vieux Chahine parle encore de demain. Isabelle Potel, *Libération*

***PRÉSENTÉ PAR AMAL GUERMAZI**, musicologue
et suivi de la conférence-concert Youssef Chahine,
un processus musical de création

JEUDI 16 MAI À 19H



CONFÉRENCE-CONCERT YOUSSEF CHAHINE, UN PROCESSUS MUSICAL DE CRÉATION

PAR AMAL GUERMAZI, MUSICOLOGUE

Bercé par l'âge d'or du musical américain, puis égyptien des années 1930-1940, Youssef Chahine accorde très tôt une place primordiale à ce genre cinématographique. Ses films musicaux, par-delà leur légèreté et fantaisie, laissent transparaître son engagement politique malgré la censure égyptienne. Grâce aux archives professionnelles de Chahine, déposées à la Cinémathèque française, il devient possible de retracer un processus de création singulier (écriture et préparation, tournage et postproduction) et de révéler les convictions sous-jacentes du cinéaste. Amal Guermazi pourra illustrer son propos par le chant, et elle interprétera au violon quelques musiques phares de l'œuvre de Chahine.

Amal Guermazi est musicologue, auteure de plusieurs articles, livrets et conférences sur la musique au cinéma. Elle est doctorante à l'Université Paris-Sorbonne et chercheuse à la Cinémathèque française où elle est en charge du conseil scientifique de l'exposition « Youssef Chahine » qui se tient à la Galerie du Musée du cinéma. Violoniste, elle est aussi enseignante de musique arabe au conservatoire Marcel Dadi.

JEUDI 16 MAI À 20H15* / VENDREDI 17 À 16H /
LUNDI 20 À 18H



LE DESTIN (EL-MASSIR)

2H15, ÉGYPTE, 1997

AVEC NOUR EL-SHERIF, LAILA ELOUI, MAHMOUD HEMIDA

Un tableau joyeux et coloré de l'Andalousie arabe au XII^e siècle, mais aussi et surtout une peinture impitoyable de la violence politique déguisée en pureté religieuse. Nous sommes en France au XII^e siècle. On voit un homme brûler sur un bûcher, au pied des remparts de Carcassonne. Son crime? Avoir traduit les textes d'un hérétique, un musulman arabe andalou Averroès...

Le plus turbulent des cinéastes égyptiens ne pouvait que sympathiser avec Averroès. S'il offre à l'œil tous les appartus, les palais et les turbans de la fresque historique, *Le Destin* manifeste ouvertement sa brûlante actualité. Et là où tout était réuni pour faire de ce quasi-péplum un pensum à message asséné, Youssef Chahine batifole à plaisir. Rendez-vous amoureux, incendies, guet-apens, tout est prétexte à presser le mouvement, à faire cavalier le drame, à fouetter les conventions du genre.

Les femmes, comme souvent chez Chahine, ont un rôle essentiel. Fortes, raisonnables (et parfois divines), les fières Arabo-Andalouses de *Destin* sont un des plus beaux pieds de nez de ce film insolent, bien plus qu'humanitaire, bien plus qu'humaniste: profondément humain. François Gorin, *Télérama*

***PRÉSENTÉ PAR AMAL GUERMAZI**, musicologue
à l'issue de la conférence-concert Youssef Chahine,
un processus musical de création



MERCREDI 22 À 18H / JEUDI 23 À 20H

L'AUTRE (EL-AKHAR)

1H45, ÉGYPTE, 1999

AVEC NABILA EBEID, MAHMOUD HEMIDA, HANANE TURK

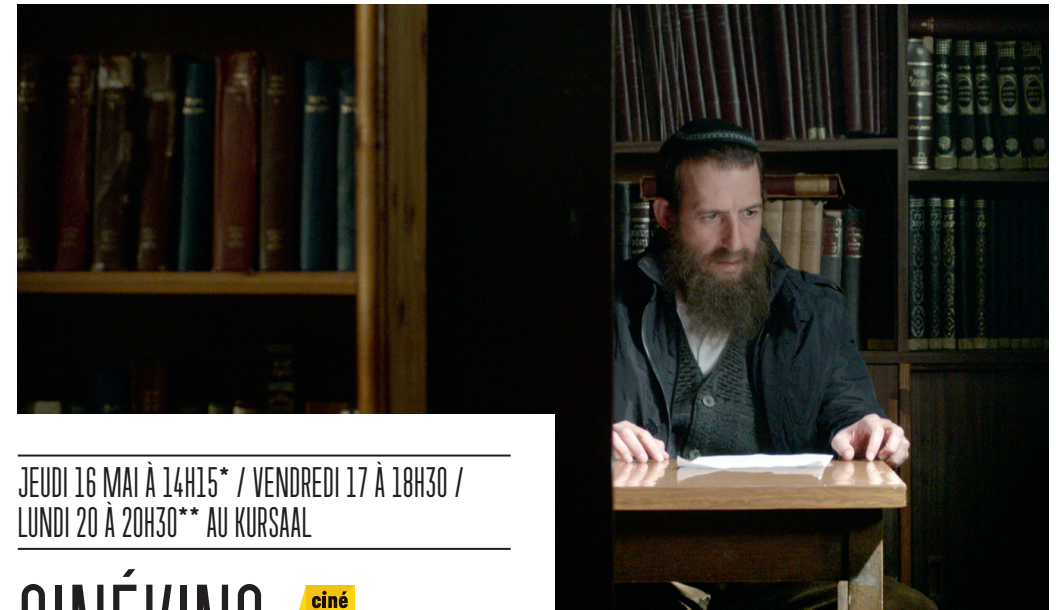
Hanane, jeune journaliste d'origine modeste, rencontre Adam, jeune homme appartenant à l'élite arrogante et corrompue qui s'enrichit aux dépens du peuple. C'est le coup de foudre. Ils se marient. Margaret, la mère d'Adam, nourrit pour son fils un amour exclusif. Elle veut éliminer Hanane, sa rivale. Mais l'amour d'Adam pour sa femme est plus fort que ses complots. Peu à peu Adam prend conscience des méfaits commis par sa classe et par ceux de la mondialisation.

Fresque politique qui a oublié d'être intimidante pour clamer son euphorie de cinéma, constat désespéré sur un pays qui risque de se perdre à force de se vendre au moins offrant, opéra populaire tendance Broadway, *L'Autre* a le lyrisme inquiet de ces œuvres qui ont la suprême élégance de faire oublier qu'elles sont indispensables. Cinéaste populaire d'abord soucieux de se faire entendre par ceux qui n'ont pas droit à la parole, Chahine n'oublie jamais de transformer sa colère en un délire visuel qui prend toutes les libertés et revêt toutes les séductions.

En mélangeant allégrement conventions de mélodrame, comédie de caractères et mythes encore vivaces, le film devient un fascinant fourre-tout qui ne parle finalement que de l'essentiel: comment ce si vieux cinéma narratif peut-il encore peser sur un univers d'images déréalisées et de complots obscurs ?

En les attaquant de front, semble répondre Chahine, en s'insinuant en eux pour mieux leur faire cracher toute leur fausseté clinquante. Si *L'Autre* est si précieux, c'est que ce film de dissidence opte pour l'immersion frénétique dans l'ici et le maintenant plutôt que pour le splendide isolement. Un film aussi généreux que son auteur, prophète rigolard et voyou sûr de ses effets.

Frédéric Bonnaud, *Les Inrocks*



JEUDI 16 MAI À 14H15* / VENDREDI 17 À 18H30 /
LUNDI 20 À 20H30** AU KURSAAL

CINÉKINO ciné kino

Un rendez-vous avec le cinéma allemand organisé en partenariat avec le département d'allemand de l'Université de Franche-Comté et l'association pour le développement de l'allemand en France.

LES TÉMOINS DE LENDSDORF

AMICHAÏ GREENBERG – 1H34, AUTRICHE, ISRAËL, 2019
AVEC ORI PFEFFER, RIVKA GUR, HAGIT DASBERG-SHAMUL

Yoel est un historien juif orthodoxe, chargé de la conservation des lieux de mémoire liés à la Shoah. Depuis des années, il enquête sur un massacre qui aurait eu lieu dans le village de Lendsdorf en Autriche, au crépuscule de la Seconde Guerre mondiale. Jusqu'ici patientes et monacales, ses recherches s'accélérent lorsqu'il se voit assigner un ultimatum: faute de preuves tangibles des faits, le site sera bétonné sous quinzaine...

Reprenant le credo du monumental *Shoah* de Claude Lanzmann, ce premier long métrage parvient par le truchement de la fiction à interroger la mémoire. À partir d'une trame classique du film-enquête, le réalisateur israélien, Amichai Greenberg, parvient avec sobriété et sérieux à dresser le portrait d'un homme obnubilé par sa mission au point de se confondre avec elle. Seul contre tous, y compris face à l'Histoire qui masque ses preuves, le chercheur (Ori Pfeffer, méconnaissable et formidable) se retrouve bientôt confronté à la fragilité de sa propre identité suite à une révélation (dont nous ne vous dévoilerons rien) qui ajoute à la confusion. Mais puisque tout semble se dérober, c'est un puzzle qu'il faut reconstruire, pièce après pièce, pour mettre à jour la preuve manquante. Voir ainsi le personnage principal au fond d'un labyrinthe de tranchées qu'il a lui-même fait creuser offre l'expression saisissante et mentale d'une raison en ébullition. Ce film jamais théorique reste efficace de bout en bout. Une très belle réussite. Thomas Baurez, *Première*

*PRÉSENTÉ ET **SUIVI D'UN DÉBAT
AVEC IDA HEKMAT, maître de conférences,
département d'allemand de l'Université de Franche-Comté



LES 17 & 18 MAI AU KURSAAL

CINÉMA ET HISTOIRE

Le cinéma a toujours porté une grande attention à l'Histoire. Depuis quelque temps, des films surprenants dans leur approche, leur démarche ou leurs tentatives de renouveler les formes classiques de la mise en scène nous arrivent des quatre coins du monde. Ils font parler le passé au présent et secouent avec force notre ignorance ou nos consciences endormies.

Pour faire écho aux films de fiction récents réalisés par Spike Lee (*Blackkklansman*), Jordan Peele (*Get Out, Us*), Barry Jenkins (*Si Beale Street pouvait parler*), voici deux documentaires passionnants qui nous permettent d'entrer au cœur de l'Histoire.

Réalisé par Raoul Peck en 2017, *I Am Not Your Negro* revisite la lutte pour les droits civiques à travers les textes longtemps oubliés de James Baldwin, écrivain majeur de la littérature américaine. Un film ambitieux sur le fond et la forme, remarquable d'intelligence, qui fait vibrer les mots et la pensée de Baldwin en les

rendant plus que jamais actuels et nécessaires. *King* est un film d'archives réalisé «à chaud» en 1970, qui reconstitue le parcours de Martin Luther King entre 1955 et 1968. Sans commentaire, c'est sa parole qui est au centre, son pacifisme forcé s'impose comme un défi voire une provocation dans une Amérique ultra-violente, engluée dans le racisme et la ségrégation.

Cinquante ans après, la proximité soudaine que nous offre le cinéma avec ces grands humanistes est saisissante. Et le sentiment d'urgence qui s'en dégage aujourd'hui, ne concerne plus seulement les États-Unis.

King est programmé en lien avec les événements organisés par l'Église protestante unie de Besançon.

Concert, conférence et exposition Martin Luther King du 13 au 26 mai, Tour du Saint-Esprit, 5 rue Goudimel à Besançon.



VENDREDI 17 MAI À 20H15 / SAMEDI 18 À 18H30

I AM NOT YOUR NEGRO

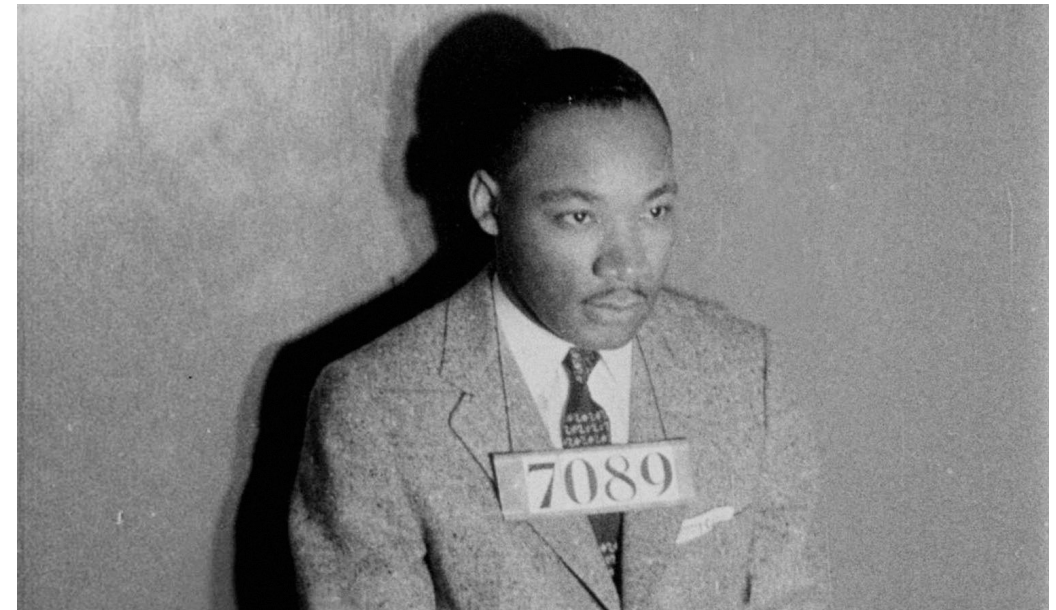
RAOUL PECK – 1H34, ÉTATS-UNIS, FRANCE, 2017

En juin 1979, l'auteur noir américain James Baldwin écrit à son agent littéraire pour lui raconter le livre qu'il prépare : le récit des vies et des assassinats de ses amis Martin Luther King Jr, Medgar Evers et Malcolm X. En l'espace de cinq années, leur mort a traumatisé une génération. En 1987, l'écrivain disparaît avant d'avoir achevé son projet. Il laisse un manuscrit de trente pages, *Remember this House*, que son exécuteur testamentaire confie plus tard à Raoul Peck (*L'École du pouvoir, Lumumba*). Avec pour seule voix off la prose de Baldwin, le cinéaste revisite les années sanglantes de lutte pour les droits civiques, les trois assassinats précités, et se penche sur la recrudescence actuelle de la violence envers les Noirs américains.

Non content d'être une introduction accélérée aux mots d'un immense écrivain, trop peu connu en France, dont la pensée limpide s'est attaquée aux fondements du racisme aux États-Unis, *I Am Not Your Negro* est aussi un film de cinéma – et sur le cinéma –, décortiquant la manière dont, depuis son enfantement, Hollywood a perpétué

le mythe d'une pureté blanche et aidé à fabriquer la figure du « nègre », exutoire à la violence rentrée qui travaille le pays.

Racontant les destinées des trois leaders, et puisant dans les écrits de Baldwin, dont le brillant *The Devil Finds Work* consacré à Hollywood, Raoul Peck les juxtapose à des scènes d'actualités, notamment du mouvement Black Lives Matter, démontrant que la pensée de l'écrivain a gardé sa pleine vérité. Et notamment lorsqu'il énonce ceci : que le racisme constitutif de la nation américaine resterait son pire ennemi, tant que les mensonges fondateurs du pays (massacre des Indiens, esclavage des Noirs) ne seraient pas confrontés. Et que la figure du « nègre » inventée par la culture dominante blanche (car blanc, ici comme ailleurs, est synonyme de pouvoir) a servi à masquer la schizophrénie du pays, le grand vide émotionnel en son cœur, voué à une consommation toute-puissante et anesthésiante. Le problème noir est un problème américain, martèle Baldwin. En maltraitant les siens, un pays tout entier s'avilit. Elisabeth Franck-Dumas, *Libération*



SAMEDI 18 MAI À 14H30

KING : DE MONTGOMERY À MEMPHIS

SIDNEY LUMET, JOSEPH L. MANKIEWICZ –
3H, ÉTATS-UNIS, 1970

VERSION RESTAURÉE

Depuis le boycott des bus de Montgomery en 1955, l'une des premières actions inspirées par Martin Luther King, jusqu'à son assassinat, le 4 avril 1968 à Memphis, ce documentaire retrace les étapes cruciales de la vie du leader non violent, prix Nobel de la paix en 1964, qui prononça devant plus de 250 000 personnes un discours resté célèbre, commençant par ces mots : « I Have a dream ».

Résonnant fortement avec le propos de *BlackKlansman*, de Spike Lee, la sortie de *King : de Montgomery à Memphis* lui offre une sorte de pendant documentaire. Réalisé en 1970, deux ans après l'assassinat de Martin Luther King, distribué à l'époque dans 500 salles de cinéma aux

États-Unis, ce film est un long montage d'archives consacré à cette immense figure américaine.

La pure valeur de témoignage de ces images offre une vision au ras du bitume, passablement terrifiante, d'une Amérique engluée dans le racisme et la ségrégation. L'itinéraire du pasteur baptiste Martin Luther King – une des principales figures de la lutte pour les droits civiques aux États-Unis, prônant dans la lignée de Thoreau et de Gandhi la désobéissance civile et la non-violence – y est à tous égards édifiant. De la campagne des bus à Montgomery (Alabama) en 1955 au soutien à la grève ouvrière de Memphis (Tennessee) en 1968, en passant par Birmingham (1963), Selma (1965) ou Chicago (1966), partout le même tableau. D'immenses marches pacifiques chargées par la police, des foules blanches haineuses, des injures et des coups indéfiniment portés, parfois à mort, contre des hommes et des femmes luttant dans la plus grande dignité pour la reconnaissance de leurs droits.

Tableau impitoyable de la violence atavique et de l'obscurité de ce grand pays qui met à mort ses plus beaux enfants, pourtant éclairé par la personnalité rayonnante de King, sa tenue, son visage, ses idées, ses discours. Jacques Mandelbaum, *Le Monde*

SUIVI DU CAFÉ-CINÉ,

le rendez-vous des spectateurs, ouvert à tous

ACID POP

L'UNIVERSITÉ POPULAIRE
DE L'ACID **acid**

avec le soutien du festival Libres Regards

L'ACID est une association de cinéastes. Si elle réunit une immense diversité de regards, elle se caractérise par des approches voisines du travail cinématographique, des façonnages singuliers, souvent artisanaux, pour lesquels ces filmmakers sont sur tous les fronts. Qu'est-ce qui nourrit l'inspiration des cinéastes ? Comment au quotidien, de l'écriture au tournage, fabriquent-ils leurs films, qu'ils soient fiction ou documentaire ? Comment les mettent-ils en scène ? Comment travaillent-ils avec leurs acteurs ou leurs protagonistes ? Ce sont ces expériences de fabrication que les cinéastes viendront mettre en partage avec nous.

Chaque séance est construite autour d'un film et se déroule en trois temps :

- 1 – dialogue autour d'une question de cinéma qui traverse le film
- 2 – projection du film
- 3 – débat avec les cinéastes présents



MARDI 21 MAI À 19H AU KURSAAL

CRÉER EN LIBERTÉ : COMMENT PERDRE SON SCÉNARIO POUR MIEUX LE RETROUVER ?

DISCUSSION ANIMÉE PAR NATHAN NICHOLOVITCH
ET MARIE-PIERRE BRÉTAS
45 MIN

Dans un système de production actuel où le scénario est l'outil principal de financement d'un film, celui-ci s'impose parfois comme un carcan dont la mise en scène peine à s'échapper. Comment faire de l'écriture d'un film une forme en continu mouvement, une recherche jusque sur le plateau de tournage ?

AVANT L'AURORE

NATHAN NICHOLOVITCH – 1H45, FRANCE, 2018
AVEC DAVID D'INGÉO, PANNA NAT, VIRI SENG SAMNANG

Mirinda, un Français prostitué, vit au jour le jour dans les faubourgs de Phnom Penh. Une existence faite d'excès et d'espoir, dans une ville toujours marquée par son passé khmer rouge. Sa rencontre avec Panna, une petite fille livrée à elle-même, va bouleverser son équilibre et lui donner le courage de se transformer encore.

Incroyable, la réalité crue que ce film révèle. Magnifique, sa façon de la filmer au plus près, toujours en mouvement. Incroyable et magnifique l'interprétation de David d'Ingéo qui est plus qu'il ne le joue Mirinda, un travesti de 45 ans qui se prostitue à Phnom Penh.

Autour de Mirinda, tout n'est qu'horreur : enfants vendus par leurs parents, trafics et crimes organisés par d'ex-Khmers rouges... Le salut viendra d'une fillette qui va s'accrocher à Mirinda comme seuls les enfants savent le faire, avec obstination.

Avant l'aurore n'est pas un film de scénario. Les contraintes du récit et de la dramaturgie, il s'en soucie comme d'une guigne. Il vit sa vie comme s'il s'inventait au fur et à mesure, dans l'immédia-

eté de la sensation et du présent. Ce cinéma-là ne filme pas la vie, il est la vie, la vie et tout ce qu'elle génère d'opacité et de mystère. Misère et grandeur, pesanteur et grâce : ce paradoxe est tout entier dans le regard de Mirinda qui révèle un monde intérieur secret et inaccessible. Il est dans sa manière enfantine et joueuse d'habiter et de « porter » à l'écran un corps qui pourtant vieillit et s'abîme.

Si de *l'ombre il y a* (ex titre du film) dans ce tableau, c'est comme chez les grands peintres pour mieux mettre en évidence le cheminement de la lumière. Il y a quelque chose de mystique dans la démarche hyperréaliste et somnambulique de Nathan Nicholovitch. Comme chez Dostoïevski ou d'une autre façon chez Jean Genet, c'est au terme d'une expérience du mal vécue jusqu'au bout sans complaisance ni illusion, que la grâce se révèle.

Claudine Bories & Patrice Chagnard, cinéastes

PROJECTION SUIVIE D'UN DÉBAT

AUTRES PROJECTIONS DU FILM :
LUNDI 3 JUIN À 18H30 / MARDI 4 À 16H30



DU 3 AU 12 JUIN AU KURSAAL

ISRAËL (INTIME)

LUNDI 3 JUIN À 20H30 / MERCREDI 5 À 16H30 /
JEUDI 6 À 18H30 / MARDI 11 À 20H15

FOXTROT

SAMUEL MAOZ – 1H53, ISRAËL, 2018
AVEC LIOR ASHKENAZI, SARAH ADLER, YONATAN SHIRAY

Michael et Dafna, mariés depuis 30 ans, mènent une vie heureuse à Tel Aviv. Leur fils aîné Yonatan effectue son service militaire sur un poste frontière, en plein désert. Un matin, des soldats sonnent à la porte du foyer familial. Le choc de l'annonce va réveiller chez Michael une blessure profonde, enfouie depuis toujours. Le couple est bouleversé. Les masques tombent.

Après le percutant *Lebanon* (Lion d'or à Venise), Samuel Maoz livre ici un film tout aussi impressionnant (Lion d'argent). Moins autobiographique que *Lebanon*, il vient pourtant toujours gratter les mêmes plaies : la question du traumatisme de la Shoah, ici personnifiée par la vieille mère égarée de Michael, et celle de la culpabilité des fils, parfois rendus au rôle de tourmenteurs face aux Palestiniens. Divisé, telle une tragédie grecque, en trois parties distinctes, *Foxtrot*, très maîtrisé et techniquement bluffant, car le drame humain ici en action ne doit pas faire oublier que le langage du cinéma c'est d'abord l'image, a suscité l'ire de Miri Regev, ministre israélienne de la Culture. Elle s'en est, en effet, violemment prise au film (sans même l'avoir vu), affirmant « avoir honte » que l'académie israélienne ait loué les mérites d'une œuvre qui « salit l'image de l'armée » de son pays et a menacé de couper les vivres aux films jugés « anti-israéliens ». Cette polémique rappelle fort à propos que la force du cinéma sera toujours de savoir tendre un miroir critique à la société. N.Z., *Les Fiches du cinéma*



MARDI 4 JUIN À 18H30 / JEUDI 6 À 20H30 /
MARDI 11 À 16H30 / MERCREDI 12 À 20H15

TEL AVIV ON FIRE

SAMEH ZOABI – 1H37, ISRAËL, 2019
AVEC KAIS NASHEF, LUBNA AZABAL, MAISA ABD ELHADI

Salam, 30 ans, vit à Jérusalem. Il est Palestinien et stagiaire sur le tournage de la série arabe à succès « Tel Aviv on Fire » ! Tous les matins, il traverse le même check-point pour aller travailler à Ramallah. Un jour, Salam se fait arrêter par un officier israélien Assi, fan de la série, et pour s'en sortir, il prétend en être le scénariste. Pris à son propre piège, Salam va se voir imposer par Assi un nouveau scénario. Évidemment, rien ne se passera comme prévu.

Les plus férus en matière cinématographique auront d'ores et déjà identifié cet oiseau rare, auteur d'une première comédie, *Téléphone arabe*, sortie sur les écrans français en 2012. On repérait alors en Sameh Zoabi un épigone du somptueux Elia Suleiman (*Intervention divine*, 2002). Même origine (Nazareth et ses environs), même attention au sort très particulier de la communauté « arabe-israélienne », même humour surréaliste taillé dans la trivialité la plus sordide, même quête d'une normalité ontologiquement inatteignable dans l'univers israélien. Face à l'insoutenable de l'histoire, Sameh Zoabi se déplace sur le terrain de la métahistoire. La guerre des Six-Jours - advenue il y a plus de cinquante ans - requalifiée à l'aune d'un suspense sentimental. La guerre des récits nationaux transformée en rivalité scénaristique. Sans doute pourrait-on reprocher à Sameh Zoabi cette fuite hors de la réalité. Il nous semble, au contraire, que la justesse de son point de vue consiste à montrer que l'empoisonnement qui touche ce territoire relève précisément de l'antagonisme des imaginaires. Aussi bien pourrait-on le remercier, en appréciant l'immense mérite qui lui revient à la place qui est la sienne, d'y apporter cette touche de réconfort et d'amabilité. Jacques Mandelbaum, *Le Monde*



DU 4 AU 13 JUIN AU KURSAAL

CAROL REED, LA PREUVE PAR 3

Tournés entre 1948 et 1953 à Londres, Vienne et Berlin, trois films du cinéaste britannique ressortent en salle et en version restaurée.

Jeune cinéaste prometteur, Carol Reed a passé la Seconde Guerre mondiale derrière une caméra du War Office britannique. À l'image de certains de ses collègues réalisateurs-combattants américains (John Huston, George Stevens), l'expérience de la guerre devait conduire Carol Reed vers les recoins obscurs de la condition humaine. La noirceur magnifique de ses films d'après-guerre en firent, pendant quelques années, l'un des réalisateurs les plus célèbres au monde. La suite de la carrière de Carol Reed a rendu presque incompréhensible cette réputation. La (re)découverte de ses premiers longs métrages devrait lui redonner son statut de grand cinéaste.

Thomas Sotinel, *Le Monde*

MARDI 4 JUIN À 20H30 / MARDI 11 À 18H30 /
JEUDI 13 À 18H30

PREMIÈRE DÉSILLUSION (THE FALLEN IDOL)

1H35, GRANDE-BRETAGNE, 1948

AVEC MICHÈLE MORGAN, RALPH RICHARDSON,
SONIA DRESDEL

Fils d'un ambassadeur à Londres, le jeune Phil est confié, en l'absence de ses parents, à la garde de Baines, le majordome auquel il voue une confiance sans bornes. Phil découvre alors que Baines entretient une maîtresse. Le même jour, Mme Baines chute dans l'escalier et meurt. Les explications embrouillées de Phil, tentant de disculper son idole, éveillent les soupçons de la police.

Inexplicablement, cette première collaboration entre Graham Greene et Carol Reed, après un beau succès en salles, a sombré dans l'oubli au contraire de la suivante, *Le Troisième Homme*, qui demeure dans la mémoire des cinéphiles. Peut-être est-ce dû au fait que le film ne peut être enfermé dans un genre particulier. Ce n'est pas vraiment un film policier, ni une romance. Car si ces deux éléments sont présents, on sent que Reed ne s'y intéresse pas. Dès la première image, un plan de Phil derrière les barreaux d'une rampe, Reed annonce son projet: pour l'essentiel, c'est par ce témoin curieux que nous serons informés; c'est Phil qui découvre par hasard la liaison de Baines, c'est lui qui entend la dispute entre les époux, lui encore qui croit voir un meurtre par une vision parcellaire. Il y a quelque ironie à ce qu'avec les meilleures intentions du monde, le garçon enfonce son idole et fasse croire à sa culpabilité alors même qu'il cherche à le défendre. Car la morale élastique des adultes ne cesse de bouger, à la frontière entre vérité et mensonge (nécessaire ou nuisible), l'enfant étant perdu dans un entrelacs de paroles, à quoi correspond visuellement l'enchevêtrement de grilles, barreaux, qui ne cesse de l'étouffer. De ce point de vue, *The Fallen Idol* est une vraie réussite: Reed excelle à faire de la grande maison un terrain de jeux pour sa caméra inventive; que ce soit par les plongées sur le vestibule ou l'importance de l'escalier extérieur, la vaste demeure se transforme en un lieu complexe, truffé de pièges et de stations d'observation. Mais c'est aussi l'endroit des secrets enfantins ou adultes. La séquence, magnifique, qui symbolise le mieux tout ce jeu sur le camouflé est la partie de cache-cache nocturne, traitée comme un ballet d'angoisse ouvert à toutes les possibilités. François Bonini, *À voir, à lire*



MERCREDI 5 JUIN À 18H30 / JEUDI 6 À 16H30 / LUNDI 10 À 20H15 / JEUDI 13 À 20H15

LE TROISIÈME HOMME (THE THIRD MAN)

1945, GRANDE-BRETAGNE, 1949

AVEC JOSEPH COTTEN, ORSON WELLES, ALIDA VALLI

Holly Martins, un minable écrivain américain, est venu retrouver son ami Harry Lime dans la Vienne dévastée de l'après-guerre et divisée en quatre zones d'occupation. Mais celui-ci est retrouvé mort après avoir été écrasé par une voiture. Martins choisit alors de mener sa propre enquête pour démasquer les assassins de son ami. Rien ne l'a préparé à ce qu'il va découvrir...

Ce film, écrit directement pour l'écran par l'écrivain britannique Graham Greene, reçut le Grand Prix du festival de Cannes 1949. Le cinéaste Carol Reed y gagna une renommée mondiale, même si l'on eut tendance à attribuer une partie de la mise en scène à Orson Welles, tant ses apparitions sont inoubliables. C'est bien une œuvre du temps de la Guerre froide. On y voit les ruines de Vienne, le marché noir, les tractations sordides. Mais Graham Greene avait apporté au suspense criminel des implications métaphysiques: lutte du bien et du mal, amitié et trahison, justice et délation. Célèbre pour son style baroque hérité de l'expressionnisme allemand, la séquence de la grande roue du Prater, la poursuite dans les égouts, l'air de cithare d'Anton Karas, *Le Troisième Homme* reste un chef-d'œuvre fascinant. Jacques Siclier, *Le Monde*



MERCREDI 5 JUIN À 20H30 / MARDI 11 À 14H30 / MERCREDI 12 À 18H30

L'HOMME DE BERLIN (THE MAN BETWEEN)

1940, GRANDE-BRETAGNE, 1953

AVEC JAMES MASON, CLAIRE BLOOM, HILDEGARD KNEF

Susan rend visite à son frère Martin, médecin dans un centre de réfugiés de Berlin-Ouest et marié à une jeune Berlinoise, Bettina. Celle-ci emmène bientôt Susan dans la partie Est de la ville et lui fait rencontrer son ex-mari, un certain Ivo Kern, dont elle s'éprend, et qui est en fait un agent d'espionnage de l'Est. La jeune Anglaise finit par trouver étrange le comportement de sa belle-sœur. Ivo propose à Susan de lui faire découvrir la ville. Bien malgré elle, la jeune femme va se retrouver au cœur d'une importante affaire d'espionnage...

Quatre ans après *Le Troisième Homme*, Carol Reed reprenait le contexte de l'après-guerre et de ses troubles; après Vienne, c'est dans Berlin en ruines et particulièrement photogénique qu'il a situé cette sombre histoire d'espionnage au sein de laquelle une blanche colombe, Susan, (Claire Bloom, la danseuse des *Feux de la rampe*) se retrouve malgré elle prise entre deux feux, l'est et l'ouest, avec, au milieu, l'ambigu Ivo Kern interprété par un impeccable James Mason. Les plans magnifiques abondent, Carol Reed jouant de nombreuses possibilités pour créer un climat oppressant, mais il délire son style dans la longue traque: plans débullés, plongée sur un escalier, visages inquiétants en insert, toute une panoplie qui rend compte avec faste d'un danger permanent. Et comme la photo est somptueuse, le montage ingénieux, et le suspense probant, on voit mal pourquoi on ignorerait cette petite perle méconnue. François Bonini, *À voir, à lire*



TARIFS 2018-2019

CINÉ À L'UNITÉ

Tarif plein	5 €
Tarif réduit *	4 €
Tarif spécial **	3 €
Vacances au cinéma	3 €

CARTE CINÉMA (10 PLACES)

Tarif plein	40 €
Tarif réduit *	35 €
Tarif spécial **	25 €

* Cartes Famille nombreuse, COS de Besançon, abonnés du CDN, des 2 Scènes et plus de 60 ans.

** Jeunes de moins de 26 ans, étudiants de moins de 30 ans, demandeurs d'emploi et cartes Avantages Jeunes.

Informations : 03 81 87 85 85
www.les2scenes.fr - cinema@les2scenes.fr

Licences d'entrepreneur de spectacles
 1-1061735 1-1061736 2-1061737 3-1061738
 Design graphique: Thomas Huot-Marchand
 Directrice de la publication: Anne Tanguy
 Rédaction: Jean-Michel Cretin, Lauren Scabello
 Impression: Simon Graphic, Ornans
 Papier: Fedrigoni Arcoprint Milk 100g
 Couverture: *Foxtrot* ©Pola Pandora - Spiro films - ASAP films
 - KNM - arte france cinéma

La Scène nationale de Besançon, Les 2 Scènes, est un établissement public de coopération culturelle. Il est subventionné par le ministère de la Culture - Direction régionale des affaires culturelles de Bourgogne-Franche-Comté, la région Bourgogne-Franche-Comté, le Département du Doubs et la Ville de Besançon, et bénéficie du soutien du CNC - Centre national du Cinéma, de l'Onda - Office national de diffusion artistique, de la Sacem et du programme européen de coopération transfrontalière Interreg France-Suisse 2014-2020 dans le cadre du projet LaB E23.



Ville de
Besançon

RÉGION
**BOURGOGNE
 FRANCHE
 COMTÉ**



AU KURSAAL

Place du Théâtre - 25000 Besançon

À L'ESPACE

Place de l'Europe - 25000 Besançon

Renseignements : 03 81 87 85 85

cinema@les2scenes.fr

www.les2scenes.fr

